

Terre rêvée

Je me suis rendu en bien des lieux, mais il en est un où en rêve je retourne toujours : les ruelles de Suzhou. Je les ai parcourues des centaines et des milliers de fois ; j'y ai passé nombre d'années de ma vie. C'est comme si ma jeunesse s'était consumée dans ces ruelles, qui ont gravé des sillons ineffaçables dans mon esprit.

Il y a trente-huit ans, vêtu d'une longue robe de coton bleu, à bord d'un bateau à voile, j'ai débarqué dans une ruelle des faubourgs de Suzhou. C'était une voie dallée de longues ardoises, sous lesquelles l'eau coulait à petits bruits. On aurait pu aussi dire une rue, bien qu'il fût strictement impossible à deux pousse de s'y croiser. Les deux côtés étaient bordés de maisons basses de plain-pied ; les perches de bambou sur lesquelles séchait le linge allaient d'un avant-toit à l'autre par-dessus la rue. Ces avant-toits présentaient des sortes de créneaux en brique carrés, qui évoquaient les enceintes des villes d'autrefois.

A quelques mètres de là, le spectacle avait changé : la ruelle était bordée de part et d'autre par des maisons à étages, à tuiles noires, balustrades rouges et murs blancs. Du côté rue, longs couloirs avec sols en bois et avant-toits ornementés de sculptures variées, telles « l'écureuil et le raisin », « les huit immortels traversant la mer », ou le plus souvent la « prospérité continue » ; l'ensemble était de facture assez grossière et courante. Peut-être l'éclat du rouge passe-t-il trop vite, car les balustrades et les décorations avaient noirci et jauni. Les perches de bambou auxquelles étaient accrochés les vêtements se perdaient dans les avant-toits sculptés ; les rideaux en bambou restaient baissés, dissimulant les longues fenêtres. La scène me semblait familière : je l'avais sans doute déjà vue dans une peinture ou dans un roman. N'était-ce pas dans une demeure de ce genre que Pan Jinlian faisait sécher le linge ? Et l'homme qui, en bas dans la rue, vendait de la bouillie de riz sucrée au bout de sa planche ressemblait fort à ce Wu Dalang qui vendait des galettes¹.

Dans ce genre de ruelle, on trouvait aussi des boutiques : magasins en bas et habitations à l'étage. C'étaient pour la plupart des commerces de tabac et de papier, ou de légumes macérés dans la sauce de soja, et des maisons de thé qui vendaient aussi de l'eau bouillie. La plus grande animation régnait dans celles-ci. Les clients, main gauche posée sur

1. Frère de Wu Song, célèbre héros du roman *Au bord de l'eau*, dont la femme est précisément Pan Jinlian.

la table carrée, pied droit calé sur un banc, levaient leur tasse de grès prune pour faire descendre d'une traite dans la peau de leur ventre un breuvage marron foncé. Une manière dont les habitants de Suzhou parlent en disant « la peau enveloppe l'eau », alors qu'ils disent « l'eau enveloppe la peau » à propos du bain du soir aux douches publiques. Les buveurs de thé étaient bavards : c'était une masse confuse de paroles ; impossible de saisir les sujets de conversations. Les sons les plus clairs provenaient des vendeuses qui proposaient dans leurs paniers des graines de pastèques, des bonbons ou des cigarettes. On entendait aussi la musique des aveugles aux lunettes noires qui jouaient du violon à deux cordes en chantant d'une voix rauque ; en fait de chant, cela ressemblait plutôt à des sanglots. La ruelle déroulait sous mes yeux la peinture de l'animation de la ville.

Au bout de la peinture se trouvait une petite maison dans laquelle je suis entré. En réalité, elle était faite de deux bâtiments, reliés entre eux par des pièces latérales ; l'ensemble constituait un carré. La cour était aussi exigüe que l'ouverture d'un puits ; elle ne contenait que deux jarres pour recevoir l'eau de pluie. En se penchant à la fenêtre du premier bâtiment, on ne voyait qu'allées et venues incessantes : une intense animation. Mais quand on regardait par la fenêtre du second bâtiment, on avait sous les yeux un long ruban d'eau qui passait juste en bas. Grincement des godilles sur le canal, lumière du ciel

se reflétant dans l'eau, vent faible, soleil caressant. Les maisons bâties sur les deux berges avaient de grandes fenêtres et un quai de pierre donnant sur le canal. La construction de ces quais avait quelque chose d'étonnant, d'à la fois simple et raffiné : ils étaient faits de longues et nombreuses rangées de pierres. Chaque rangée reposait d'un côté sur le vide, et de l'autre se fichait dans le roc de la rive. Formant des marches, ces rangées s'incrustaient dans le lit du canal. On aurait dit une suite d'échelles de nuages pierreux accrochées aux portes arrière des maisons. Les femmes qui lavaient les légumes ou le riz dans le canal semblaient flotter sur ces échelles ; on les voyait apparaître ou disparaître au gré des reflets de l'eau ou de l'ombre des nuages. Les barques à rame unique avançaient tranquillement, se laissant mener par le courant ; elles étaient chargées de poissons et de crevettes, de légumes, pastèques et autres fruits. Mais il suffisait que quelqu'un appelât de sa fenêtre pour que l'embarcation file vers la maison. Alors, dès qu'on s'était mis d'accord, un panier descendait, dans lequel on avait placé de l'argent, et on recevait la marchandise en faisant remonter le panier. La fenêtre se refermait, et la barque poursuivait tranquillement sa route au gré des flots.

Ma maison arrière faisait face à une bifurcation du canal ; un pont de pierre assez haut en dos d'âne surmontait la rivière, dont les balustrades étaient des parois arquées en pierre : des passants qui marchaient

sur le pont, on ne voyait que la tête dépasser. Mais l'arche était très large et abritait, adossé à la rive, un vieux temple. En regardant le temple depuis mon quai, j'arrivais à distinguer le début d'une phrase : « *Namah...* », écrite sur un mur jaunâtre. Les soirs de lune, on voyait les eaux courir sous la voûte, scintillantes comme l'argent ; l'ombre de la lune se brisait ; le son des gongs du temple se propageait en même temps que l'éclat des flots. Sur les quais suspendus aux reflets aquatiques et aux couleurs lunaires, le bruit du battage des vêtements emplissait l'atmosphère. « Sous la lune à Chang An, un bruit de dix mille familles battant des vêtements » : l'arrière de la ruelle avait un côté vraiment poétique. En retournant dans la maison de devant, j'étais à nouveau empli des lumières de la rue et des sonnettes des pousse ; les vendeurs de ravioli en bouillon faisaient claquer leurs planchettes de bambou, les vendeurs d'œufs parfumés cuits dans le thé transportaient leurs grands paniers avec leurs petits réchauds. Les maisons de thé se transformaient le soir en théâtres de conteurs ; les pipas résonnaient, accompagnant les douces intonations du dialecte de Suzhou, et les notes aiguës et mélodieuses des histoires locales chantées. Les cris des vendeurs d'œufs semblaient pleins de mélancolie. Je n'aurais jamais imaginé qu'une petite rue courbe pût se transformer à l'infini, qu'il pût y avoir autant de différence entre l'extérieur et l'intérieur, que les maisons serrées les unes contre les autres servassent ainsi de limite entre la terre et l'eau, l'immobilité

et le mouvement. D'un côté la vie et le tapage des hommes, de l'autre les ombres sur l'eau et l'éclat de la lune ; sans oublier le bruit nocturne des gongs avec leurs profondes résonances, comme pour faire tout oublier du reste de l'humanité.

J'ai aussi habité dans une ruelle d'un autre type, bordée des deux côtés par de hautes murailles qu'on devait regarder en levant la tête. Aucun abricotier n'arrivait à dépasser de ces murs ; seules les lianes y parvenaient, formant comme des franges qui s'y accrochaient. Même Zhang Sheng¹ n'aurait pu les franchir. Les lourdes portes étaient toujours verrouillées, sans qu'aucune nouvelle de l'intérieur ne pût transpirer. Deux pierres pour descendre de cheval étaient disposées sur les côtés de la porte ; elles étaient semblables à des monstres au regard féroce, glaçants et sévères, fixant le mur dans l'ombre en face de la grande porte. Le pourtour de ce mur ombragé était fait de briques décorées, le reste formant une masse blanche. Dans ce genre de ruelle, les passants étaient rares. Il arrivait qu'une vendeuse de fleurs lançât d'une voix traînante : « Qui veut mes blanches orchidées ? » Pour le reste, c'étaient des moineaux qui pépiaient sur l'auvent de la porte, des pies qui sautaient ici ou là sur les hauts murs. On imaginait un fils de famille chevauchant son noble cheval entrer dans la ruelle et frapper l'anneau de cuivre de

1. Héros de la pièce de théâtre *Le Pavillon de l'ouest*, qui sait traverser un mur pour retrouver sa belle.

la grande porte noire ; quatre domestiques se lever précipitamment de leur banc dans le hall pour aider leur maître à poser le pied sur les pierres devant la porte ; un homme entraîner le cheval et l'attacher à côté du mur dans l'ombre. On entendait le son des trompettes et le crépitement ininterrompu des pétards ; on voyait la porte décorée de lampes et de motifs colorés, un palanquin transporté dans la ruelle. Et quelques années plus tard, on aurait vu construire, là où le palanquin était passé, un monument pour une femme qui avait gardé le veuvage ou qui s'était montrée pleine de piété filiale. On découvrirait peut-être le nom de ces femmes dans des annales jaunies. Mais les monuments, eux, s'étaient effondrés ; seules avaient subsisté deux colonnes carrées.

En frôlant ces colonnes, j'entrais dans la ruelle et m'arrêtais devant une large porte de pierre. La planche de bambou qui était fixée à la porte était toujours maintenue en position ouverte. On voyait un vieux tailleur qui tenait boutique dans le hall ; il faisait aussi fonction de gardien, ce qui l'exemptait de loyer. A défaut du tailleur, on tombait parfois sur une vieille femme à la vue trouble, qui, ses lunettes sur le nez, se tenait penchée sur son métier, en train de broder dragons, phénix et papillons multicolores. Elle était de celles qui, perdant leur jeunesse, passaient leur vie entière à coudre les habits de mariage des autres. En dépit de ses mauvais yeux et grâce aux lunettes, elle séparait en huit brins des fils multicolores déjà fins comme la soie. Ces halls contenaient habituellement

des paravents à six panneaux, de couleur blanche comme le lait, ou bien d'un bleu profond avec de petites pièces dorées, qui avaient noirci et s'étaient transformées en autant de taches de formes irrégulières. Un seul des six panneaux était ouvert, en sorte que l'on ne pût embrasser du regard le spectacle à l'intérieur. J'entrais en me contorsionnant ; au lieu de pénétrer dans un monde lumineux, j'arrivais dans un lieu obscur, un long couloir dont je ne voyais pas le bout. Sur les deux côtés de ce couloir se succédaient quantité de portes, ajourées ou basses, mais toujours fermées ; les faibles rayons de lumière venaient d'une fenêtre tout au fond du couloir. En me hissant sur la pointe des pieds pour regarder par la fenêtre, j'apercevais sur la gauche une série de salles sombres ; sur la droite, des petites cours, avec des rochers et des bambous élancés, des maisonnettes aux balustrades rouges et de la pelouse partout. Dans ces familles menant grand train, les femmes, les concubines et les enfants avaient chacun leur terre à eux, et leur jardin.

J'ai séjourné six mois dans un tel jardin. Jardin dont la superficie ne dépassait pas deux *mu*. Une cour familiale en quelque sorte, mais aussi un vrai jardin, car ce lieu minuscule possédait toutes les caractéristiques d'un parc. On y trouvait des collines artificielles faites avec des rochers, et parcourues de sentiers dallés de pierres et galets : sentiers qui ne cessaient de tourner, qui montaient et descendaient, qui faisaient tantôt pénétrer dans une grotte et tantôt

franchir un vallon au moyen d'un pont. Mais un vallon de la taille d'une brèche, et un pont à l'échelle d'une miniature ! Si tu empruntes le sentier, il t'en faudra du temps ! Tandis que si tu ne le suis pas, en quelques pas tu es en haut de la colline. Le sommet se cache au milieu d'arbres centenaires qui s'élèvent jusqu'au ciel ; les rayons du soleil sont autant de fils d'or ; c'est un ballet de taches où s'entremêlent des noirs et des blancs. L'étang aux lotus se trouve au pied de la colline ; un pont courbe en ardoises l'enjambe. Ce pont débouche sur un passage couvert, qui conduit à un pavillon sur l'eau, et à un kiosque sur la terre ferme. De là on revient à la maisonnette qui sert d'habitation. Les jours de pluie, on peut déambuler dans le passage, en observant les gouttes qui éclatent sur les feuilles, en différents points des arbres. Vapeurs de pluie. Les maisons et pavillons se fondent dans les brumes. Tu t'assieds dans un pavillon pour te reposer ; tu peux voir les eaux qui débordent peu à peu de l'étang, jusqu'à noyer le pont courbe en ardoises.

Dans ce jardin poussent des herbes sauvages ; le sol est couvert de fientes d'oiseaux ; des renards apparaissent et disparaissent dans les grottes. Si l'on excepte les oiseaux, c'est l'étang aux lotus qui est le plus vivant : des plantes aquatiques y poussent abondamment, chassant les lotus vers les bords de l'étang ; au début de l'été, on trouve dans l'eau claire des fissures rocheuses d'adorables têtards qui barbotent. L'extrémité des feuilles de lotus est très

acérée : elles peuvent transpercer d'épaisses plantes aquatiques, et en une nuit sortir à la surface de l'eau. Mais parfois elles n'y arrivent pas, car les carpes apprécient leur chair tendre et fraîche. En pleine nuit, l'animation redouble : le coassement des grenouilles a tout d'un battement de tambour ; dans le silence qui fait suite à leur tapage, on peut suivre à l'oreille les poissons. Soudain un bruit tonitruant : un gros poisson saute hors de l'eau. Ce bruit suffit parfois à réveiller les oiseaux endormis dans les arbres, qui s'agitent jusqu'au moment où les grenouilles recommencent à coasser ; tout redevient alors tranquille. S'installer dans ce genre de cour, derrière de hauts murs, pousse à la solitude ; les seuls compagnons possibles sont les livres. Je m'asseyais souvent là, sur cette colline artificielle, pour lire. Au moment où je me laissais prendre par ma lecture, des fourmis montaient à l'assaut. Impossible de les prendre entre les doigts : elles avaient une odeur envahissante, comme l'essence de térébenthine. Je songeais que pour grandir elles avaient dû se nourrir de la résine de ces sapins à l'écorce blanche.

A vrai dire, j'aimais encore mieux un autre genre de ruelle, tout imprégnée de vie et qui concentrait en elle-même les caractéristiques de l'ensemble des ruelles. Tout d'abord de hauts murs et des cours profondes, mais aussi des maisons basses de plain-pied ; on y trouvait des magasins où l'on vendait du tabac et du papier, ou de larges galettes, sans oublier les fourneaux à eau chaude. Derrière les grandes

portes de pierre vivaient des dizaines de familles ; les halls de ces maisons ne dépassaient guère, pourtant, quelques dizaines de mètres carrés. Il y avait un puits public à l'entrée de la ruelle qui abritait aussi un monument dont il ne restait que les colonnes en pierre. Un côté de la ruelle était adossé à un canal, mais cela différait des faubourgs en ceci que les maisons qui se faisaient face de part et d'autre étaient presque collées, transformant le canal en une voie d'eau très étroite. Un paysage déjà décrit par un poète des Tang : « Les terres disponibles sont rares à l'intérieur des vieux palais, les petits ponts sont légion sur les voies d'eau. »

Par les petits matins de l'été, quand on pénétrait dans ce genre de ruelle, il en montait une brume. Au puits à l'entrée de la rue quelques femmes puisaient de l'eau, tirant sur la corde sans se presser, comme restées dans le sommeil de leur nuit, portant encore leurs larges pyjamas à rayures. C'était toute la ruelle qui reprenait vie. Les vieux à la retraite avaient pris place dans des fauteuils pour prendre le thé dans des jardins, ou dans des maisons de thé. Ils y jouaient à la mourre, sirotaient leur thé et bavardaient. D'autres vieillards ne sortaient pas ; ils restaient dans les cours à s'occuper de leurs fleurs, ou bien tout simplement ils s'installaient dans des fauteuils en rotin, avalant tasse sur tasse de thé fort. Les maîtresses de maison avaient déjà accompli pas mal de tâches domestiques, et, le panier au bras, elles partaient faire

leurs courses au marché tout bourdonnant de bruits. Elles allaient en bataillons par les ruelles, se demandant, chemin faisant, quels légumes elles allaient trouver. Seraient-ils de belle qualité, bon marché ? Ce n'était qu'au moment où la sonnette de la charrette à poubelles résonnait, puis où celle-ci s'éloignait, que les dernières troupes venues faire leur marché prenaient le chemin du retour : fin du combat matinal pour acheter les légumes.

Peu de temps après la dispersion, l'activité des ruelles atteignait son apogée. Ceux qui partaient travailler sortaient presque tous en même temps : certains quittaient la ruelle pour aller vers l'est, d'autres y entraient pour aller vers l'ouest. Les enfants, le cartable sur l'épaule, allaient en gambadant. Ceux qui portaient les bébés dans leurs bras leur faisaient dire au revoir aux grands-mères. C'était une marée de vélos scintillants, un concert de sonnettes tintinnabulantes. La ruelle s'était transformée en vélodrome ; c'était tout un spectacle. Les femmes qui manquaient de technique n'avaient d'autre ressource que de pousser leur vélo jusqu'au bout de la ruelle avant de pouvoir remonter dessus. Mais la marée haute avait la brièveté de la vague ; une demi-heure plus tard, le calme revenait.

Quand les personnes en activité et les écoliers étaient partis, ceux qui prenaient le thé et jouaient à la moure rentraient les uns après les autres. Lorsqu'ils revenaient dans la ruelle, ils le faisaient

sans se presser, l'air tranquille, les yeux à moitié fermés, comme si celle-ci n'avait plus rien de neuf à leur proposer. Le moment le plus heureux est le mariage, le plus triste est la mort ; quoi de plus affolant qu'un incendie, de plus terrifiant que le bruit des canons ? Ils avaient tout connu ; comment auraient-ils pu encore s'étonner ? Pourtant, pour peu que l'on s'intéresse à ces choses auxquelles eux-mêmes n'attachaient guère d'importance, l'histoire de chacun de ces hommes aurait mérité que l'on s'y arrêtât. Certains d'entre eux ont été des acteurs de tout premier plan, d'autres ont possédé un réel savoir-faire ; comme ces techniciens de huitième échelon qui ont fabriqué canons et fusils dans les arsenaux de Hanyang. Si d'autres ont une histoire peu avouable, leurs aventures gardent quelque chose d'intrigant. L'étude de ces vies ferait parcourir tout un siècle. Mais à condition d'utiliser un procédé cinématographique : le flash-back. Comment se convaincre sinon que cette vieille dame, toute desséchée, aux cheveux blancs argentés, a pu un jour tenir un rôle dans *Les fées lancent les fleurs* ?

L'été est une saison ouverte. La nuit tombée, les étoiles dispensaient leur éclat sur la ruelle, le vent s'engouffrait à l'entrée de la rue, balayant les portes des maisons. Par la grande force d'attraction de ce vent, toute la vie cachée du fond des cours était attirée au-dehors. Des deux côtés de la ruelle étaient disposés de multiples tabourets et chaises longues

en rotin, sur lesquels les gens s'asseyaient ou s'allongeaient pour profiter de la brise. En particulier les maisons en retrait, précédées d'un sol en brique de quelques dizaines de mètres carrés, offraient un emplacement idéal pour prendre le frais et se reposer. On versait de l'eau froide sur le sol, ce qui attirait plusieurs familles avoisinantes. Même des vieux qui gardaient toujours le lit venaient s'installer sur ces chaises, aidés par un enfant ou un petit-enfant, pour recevoir les salutations des voisins. Tout événement dans la ruelle – les fleurs au printemps et la lune à l'automne, les denrées alimentaires, les mariages et les décès – offrait un sujet de conversation ; les informations les plus secrètes, les plus enfouies pouvaient s'obtenir ici.

Seuls les jeunes circulaient : un copain débarquait, et l'instant d'après ils étaient plusieurs à partir avec lui. Une fille en robe arrivait, faisant de loin, sous un réverbère, bonjour de la main : on entendait une chaise craquer ; un garçon, attiré, se levait. Ces jeunes gens n'avaient pas envie de s'attarder dans la mémoire du passé ; ils voulaient davantage s'accrocher à l'avenir. Mais les plus accrochés ne restaient pas dehors ; ils avaient sous les yeux des livres scolaires, des programmes, des tableaux et restaient en sueur dans des pièces enfumées par les tue-moustiques.

L'étrange, c'est que cet été-là les gens qui prenaient l'air dans la ruelle n'étaient pas bien nombreux ; la vie à découvert des soirs de l'été avait à

nouveau tendance à se cacher. C'était la faute de ces malheureuses télévisions, qui se popularisaient à une vitesse extraordinaire. Dans des pièces plongées dans la pénombre, toutes les générations s'agglutinaient en silence, les yeux fixés sur l'écran, dans le ron-ron de l'éventail électrique à tête tournante. Fraîcheur et spectacle réunis : qui aurait souhaité aller dehors ? Les vrais amateurs de postes de télévision étaient amusants : cheveux ébouriffés, habits désordonnés, ils sortaient des postes à peine montés auxquels ils n'avaient pas encore mis le boîtier et les posaient sur le sol en brique pour faire une démonstration, invitant à titre gracieux ceux qui ne pouvaient ou ne souhaitaient pas s'acheter une télévision. Assis dans le silence, les spectateurs étaient nombreux : la scène évoquait une séance de cinéma en plein air à la campagne.

Dans la ruelle, la vie de la journée s'achevait avec ces jeunes. Dans la nuit profonde, les amoureux rentraient, la ruelle vide s'emplissait de silence ; fille et garçon marchaient à même allure, en harmonie et en cadence. A cette heure, les réverbères s'allumaient, créant des reflets sur les murs blancs, en sorte que la lune accrochée au bout de la ruelle se teintait de rouge. Les pas s'arrêtaient, la clé cliquetait : la fille poussait la porte et entraît ; le garçon avait du mal à partir, il tournait la tête à chaque pas. Une fois fermée, la porte s'ouvrait encore, la fille passait la tête, agitait longuement la main. Quel sentiment profond les unissait !

Mais que se passait-il avec cet autre couple ? Le garçon, désesparé, était planté là ; la fille s'appuyait contre une colonne du monument, boudeuse, mal à l'aise. Les deux, butés, semblaient attendre que la lune disparût à l'ouest. Rentre, jeune fille ! La nuit est fraîche, il ne fait pas bon s'attarder ; et puis cette colonne n'est pas pour toi, c'est un monument, lourd, dur...

Tu veux courir vers la route, grimper dans la montagne, partir sur les lointains océans. Mais au fond des ruelles, que veux-tu faire ? Avance donc lentement, en suivant les hautes murailles, en piétinant le gravier, en frôlant les colonnes des monuments, pour chercher l'art dans le monde, pour partir à la découverte des minerais de la vie, pour écouter l'écho de l'histoire... Peut-être ai-je déjà trouvé quelque chose et l'ai-je pour le moment mis dans mon œuvre. Mais je crois que mon butin n'est pas encore bien gros.

Ne vous en faites pas ! Laissez-moi tranquillement avancer.

Suzhou, octobre 1983